

tique du terme et prouve que César essayait de faire de la *concordia* une qualité fondamentale de son règne. Après la mort du dictateur, les deux camps cherchent encore une fois à mettre de leur côté la *concordia*, ce qui se vérifie dans les affrontements oratoires entre Cicéron et Marc Antoine à partir de septembre 44. L'auteur montre, de manière convaincante et malgré les sources lacunaires, que les deux hommes ainsi que leurs proches essayaient chacun de se présenter comme le *concordiae auctor*. Surtout, entre les deux rivaux, c'étaient deux conceptions de la concorde qui s'opposaient, le second triumvirat entérinant la victoire idéologique des césariens. La progression chronologique donne une bonne idée des évolutions, mais, s'il fallait lui adresser un reproche, conduit aussi à la dispersion d'éléments connexes, certains récits étant analysés à la fois pour la période qu'ils narrent et pour leur époque de rédaction (par ex. p. 176 et 232) ; insérer plus de renvois internes précis, notamment à ce qui suit, aurait été appréciable pour mieux faire émerger les idées structurantes de l'ouvrage (par ex. p. 203 n. 56 ou p. 266 n. 124). Surtout, cette progression chronologique prive le lecteur d'une ou deux premières parties transversales : peut-être manque-t-il en effet une typologie des différentes concordes évoquées dans le corpus (entre deux individus, dans le Sénat tout entier, avec les chevaliers...) ; par ailleurs, le lecteur aurait pu attendre une étude préliminaire des stratégies rhétoriques autour de la *concordia*. Ce « sème décisif » (p. 461), présent surtout dans les discours (p. 453), est au cœur de tactiques oratoires complexes dont l'auteur parle au fil de la démonstration, mais dont le lecteur ne retirera peut-être pas une image très cadrée. De fait, cet « extraordinaire jeu de miroirs » (p. 356) aurait sûrement mérité une étude systématique en regard de la progression chronologique : Ph. Akar aurait pu y synthétiser, plus largement qu'en quelques pages dans la conclusion (p. 454-461), les différentes manœuvres discursives telles que l'accaparement de la notion, sa réappropriation par la redéfinition, son aspect performatif ou sa place dans le discours. Enfin, l'on pourrait éventuellement regretter l'absence d'un index des notions mobilisées à la fin de l'ouvrage pour accéder rapidement à des thèmes précis, logiquement dispersés dans la progression diachronique. Au reste, ces quelques défauts structurels ne doivent pas masquer l'ambition d'un ouvrage qui, pour l'analyse de détail, emporte souvent l'adhésion. D'un style plutôt agréable, le livre de Ph. Akar se lit sans difficulté, et la progression est rarement heurtée par les coquilles (corriger toutefois les légers anachronismes p. 260 et 264). À son terme se dégage la cohérence de la notion (malgré ses évolutions), notamment grâce à l'analyse de sources non littéraires à chaque fois que cela est possible, monnaies, graffiti et même « métalangage » de la *concordia*.

Louis AUTIN

John NICOLS, *Civic Patronage in the Roman Empire*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XVII-344 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 365). Prix : 125 €. ISBN 978-90-04-21466-8.

Si la relation de patronage / clientèle est au cœur des relations humaines dans l'Antiquité et le monde romain en particulier, le patronage civique, celui qui lie un homme – ou une femme – influent(e) à une communauté civique, prend une dimension supplémentaire dans ses éventuelles connotations politiques (plus précisément à

la fin de la République) et dans le développement provincial de la romanisation. John Nicols, qui a déjà publié plusieurs travaux appréciés sur cette problématique, nous livre aujourd'hui une synthèse complète en tous ses aspects de César, Cicéron, Pompée et autres hommes politiques du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère jusque vers 200 de notre ère. Avant d'aborder le contenu de ce très riche ouvrage, il importe de préciser qu'il s'appuie sur une énorme documentation tant littéraire qu'épigraphique, essentiellement occidentale, qu'un site Internet permet de consulter sous la bannière de l'Université de l'Oregon ([scholarsbank.uoregon.edu](http://scholarsbank.uoregon.edu)) : on y trouvera des tableaux complets et détaillés de toutes les occurrences, y compris des illustrations. Chaque thème, classé par ordre des *nomina* avec une numérotation qui autorise les recherches croisées, contient pour chacun tout ce que l'on peut connaître, sa famille, ses relations, ses fonctions à Rome et localement, ses bienfaits, la date, la référence, le statut, les éléments institutionnels de la cité ; en outre cette banque de données est présentée comme « work in progress » et continuera à être alimentée à l'avenir. Une lecture approfondie de la synthèse se référera utilement à ces tableaux qui couvrent un dossier impressionnant. – Après un choix de textes traduits considérés comme représentatifs de la matière (pris notamment chez Diodore de Sicile, Cicéron, Fronton, Pline et dans la *lex Malacitana*), le volume s'ouvre sur un chapitre d'introduction très étoffé qui examine les variétés de patronage existantes, l'historiographie du sujet, les définitions et critères et, très brièvement, les thèmes du questionnement : quelle est la fonction du patronage sous la République finissante, en quoi Auguste a-t-il modifié la donne, quelle évolution a-t-il connu sous le Principat ? Plus précisément, quel rôle a-t-il joué dans les processus d'urbanisation – j'ajouterais de municipalisation – et de romanisation dans les provinces occidentales ? Quelles étaient les valeurs de l'échange, c'est-à-dire quel bénéfice chacune des deux parties attendait-elle du contrat de *patrocinium* ? Ce sont toutes ces questions qui sous-tendent l'exposé et auxquelles l'auteur va tenter de répondre sur la base de sa documentation soigneusement analysée. Si Nicols commence par examiner les traces de patronage dans le *Bellum Gallicum* et dans l'affaire de Marseille (entre César et Pompée), la chronologie précise du chapitre 2 est un peu bousculée. On continue en effet avec le patronage de Pompée en Espagne, puis celui de César, pour reculer jusqu'à Sylla, à Quinctius Valgus et à la clientèle de la famille de Pompée dans le Picenum, ce qui nous fait remonter à la Guerre sociale. C'est une période où la relation est relativement informelle et où les avantages pour le patron comme pour le peuple ou la ville sont le plus souvent politiques, même si des célébrations et des évergésies existent de même que des échanges privilégiés de produits. Que modifie Auguste ? Il se pose en intermédiaire qui monopolise la scène à Rome, ce qui renvoie nécessairement vers les villes d'origine ou de séjour les marques de respect et de gratitude de la communauté envers le patron, d'une part. D'autre part, il se pose également en évergète ce qui occupe un espace non négligeable, mais aussi en tout-puissant distributeur de bienfaits politiques ou institutionnels, ce qui limite le champ d'action des nobles, en matière d'octroi de la citoyenneté par exemple. Or nous touchons là à l'essentiel : les marques d'honneur sont le principal bénéfice du patron qui attend de ces manifestations brillantes l'augmentation de son prestige et de sa distance sociale. Et pour les cités, recevoir une muraille par exemple, comme du temps de Valgus, n'est généralement plus possible, c'est Auguste qui l'offre comme à Nîmes. Quant à l'accès à la citoyenneté, il va évo-

luer avec l'octroi du droit latin et la fin de la reconnaissance nominale du nouveau citoyen. Pour traiter du patronage sous le Principat, Nicols focalise une bonne part de sa recherche sur Pline qui illustre parfaitement les phénomènes de cette époque, complété par les *Lettres* de Fronton sur le municpe de Cirta. Plus loin, l'auteur développera les apports de l'épigraphie dans le chapitre 7, pour un tableau complet et diversifié des pratiques et de leurs évolutions. Curieusement le propos régresse dans le temps et le chapitre suivant est consacré à Cicéron et aux Verrines, une source abondante qui justifierait à elle seule un livre. Car l'attitude de Verrès apporte le contre-exemple parfait des méfaits accomplis en contradiction avec les devoirs de patronage et d'*hospitium*, lesquels devoirs Cicéron développe, procurant ainsi une sorte de liste de référence. Une question qui n'a pas encore été abordée est celle des contours légaux du patronage. C'est le sujet du chapitre 6 où l'on voit au travers de diverses réglementations que n'importe qui ne pouvait pas patronner n'importe quoi. Les cités pérégrines, par exemple, ne pouvaient offrir de patronage au gouverneur. Les lois municipales conservées détaillent les procédures et livrent des informations sur les critères de choix, les droits et devoirs de chacun. L'épigraphie donne une ampleur large au phénomène qui semblait, dans les sources littéraires, restreint aux noblesses d'empire. Les élites locales, les femmes et même les affranchis constituent des patrons avérés qui rivalisent de variété et d'évergésies. Le chapitre 8 est consacré au cas particulier de l'album de Canusium. Une assez brève conclusion décrit l'évolution chronologique du patronage de cité en tant que composante vitale du système social romain. Un aspect apparaît à plusieurs endroits de l'exposé : le patronage s'inscrit dans la durée. Il ne se conclut pas pour un fait ou un bienfait précis. « Continuity of benefaction and continuity in celebration were important both to the theory and practice of civic patronage » (p. 314). Et le patronage ne décline pas. On le retrouvera au Bas-Empire. Mais cela c'est une autre histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulisse MORELLI, *Domiziano. Fine di una dinastia*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol. 346 p. (PHILIPPIKA, 71). Prix : 74 €. ISBN 978-3-447-10189-9.

Contrairement à ce que peut laisser supposer la partie principale de son titre, *Domiziano. Fine di una dinastia* ne propose pas une biographie du dernier des Flaviens. Le sujet est plus précis, et en un sens plus ambitieux : il s'agit de proposer une analyse et une explication historique de la chute de Domitien et de son remplacement par Nerva puis Trajan. Le cœur du propos est donc exprimé par le sous-titre qui ne lui rend pas totalement justice cependant : il s'agit certes de la fin d'une dynastie mais aussi de l'avènement d'une autre, en la personne de Trajan. Le bref règne de Nerva est donc particulièrement scruté par l'ouvrage. L'échec final de Domitien est examiné dans une perspective à plus long terme, non seulement en considérant toute l'histoire de la dynastie flavienne, mais aussi au regard des luttes politiques et aristocratiques qui entraînèrent la fin de la dynastie julio-claudienne. La démarche s'attache, dans la mesure du possible, à replacer chaque protagoniste dans une histoire familiale et généalogique afin d'éclairer sa position dans le jeu politique, ses alliances, le réseau de clientèles dont dépend son histoire. Ulisse Morelli met ainsi